

Religion&spiritualité

Espérer, malgré le mal

À l'heure où le péril terroriste s'ajoute à la crise sanitaire, quatre croyants expriment à quoi peut se rattacher concrètement l'espérance.



Une petite fille allume une bougie devant Notre-Dame de Nice, le 30 octobre. Arië Botbol/Hans Lucas via AFP

Défi personnel, enjeu collectif

Espérer ? Mais comment, quand le monde traverse de telles épreuves ? Attendre, patienter, espérer des jours meilleurs ? Au cœur de leur existence et des drames, ceux qui témoignent ici trouvent des raisons d'espérer, parfois dans le geste le plus banal, la parole la plus simple.

Espère en ton courage : c'est le titre du livre de Sophie Nauleau, directrice du Printemps des poètes (1). « Je préfère le verbe, confie-t-elle : espérer engage l'action de tout l'être, c'est une force qui dit la patience et l'énergie. Plus qu'un espoir, espérer aujourd'hui, c'est saisir la chance de réinventer quelque chose d'autre, à hauteur d'être, d'âme, s'emparer de soi. »

L'espérance. Un défi personnel, un enjeu collectif : « Personne ne peut apprendre à espérer seul, ce n'est pas possible », martèle le pape François. « Nous avons compris durant le premier confinement que nous avons deux besoins essentiels, rappelle Jacques Lecomte (2) : besoin de la nature et besoin des

*autres. » L'auteur de *Le Monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez* (Les Arènes, 2017) repère ce qui avance : la qualité de l'eau de la Seine, de la couche d'ozone, de la biodiversité. Et souligne cette « interdépendance de l'humanité » qui a fait se lever des milliers de bénévoles durant cette pandémie : « Il y a un potentiel d'altruïsme dans les moments de crise qui me fait espérer. » Nous ne sommes pas seuls, le prophète Jérémie le rappelle : « Moi, le Seigneur, je sais bien quels projets je forme pour vous ; et je vous l'affirme : ce ne sont pas des projets de malheur mais des projets de bonheur. Je veux vous donner un avenir à espérer. » (Jr 29, 11) Christophe Henning*

(1) *Espère en ton courage*, Sophie Nauleau, Actes Sud, 80 p., 13 €.

(2) Lire sur Internet ses « Chroniques optimistes ».

« Dieu ne nous abandonne pas »

Père Franklin Parmentier, 44 ans



Laurent Carré pour *Le Pèlerin*

Curé de la basilique Notre-Dame de Nice

« Au moment de l'attentat, lorsque la basilique était encore bouclée par les forces de l'ordre, nous n'avons rien pu faire, si ce n'est pleurer dehors. Il ne faut pas avoir honte de pleurer, de laisser son cœur et son corps s'exprimer. Dans ces épreuves, nous avons plus que jamais besoin d'humanité. Il y a aussi eu des gestes de réconfort, sans que cela passe par un besoin de parler, de trouver des mots.

Jeudi 29 octobre, nous avons perdu des amis, nous avons été touchés dans notre chair, dans notre lieu paroissial. C'était très étrange, paradoxal, mais il y a aussi eu des instants de rire, comme si nous avions besoin de remettre du beau, de la vie devant ce drame. Le rire est une force de l'homme qui nous dépasse, c'est un défi envers la mort. Être humain, c'est aussi parfois être insoutenablement léger, et nous avons besoin là de transcendantal, de trouver un moyen de nous extraire du simplement terrestre.

Il y a quelque chose de profondément injuste dans ce qui s'est produit ; ceux qui sont morts n'avaient pas publié de caricatures. Ils étaient juste venus prier... Devant de tels drames, deux types de colère peuvent nous traverser. Il y a celle que l'on peut ressentir quand le monde n'est pas tel que nous voudrions qu'il soit. C'est alors une colère orgueilleuse, qui voudrait que Dieu réponde à nos exigences.

Mais il y a aussi une autre forme de colère, qui nous déborde infiniment, comme devant la maladie d'un enfant, et nous renvoie à nos propres limites, à la mort. Or celle-ci fait partie de la vie, et c'est parce que nous ne sommes pas faits pour le néant que nous ressentons cette révolte ! En ouvrant en nous une force d'amour, et non de haine, notre colère doit nous faire prendre conscience que nous ne pouvons pas changer le monde, mais que

«Dans le Talmud, lorsqu'une personne quitte ce monde, il lui sera posé cette question: "As-tu espéré?" C'est dire si l'espérance est une vertu, et même l'une des plus exigeantes!»

nous ne pouvons pas non plus abandonner, laisser Satan gagner. Cette irruption si brutale du mal nous exhorte à redonner sa juste place à Dieu. Dieu n'est pas contre nous, mais il est avec nous. Quelqu'un m'a récemment dit: dans cette épreuve, "Dieu pleure avec nous". J'ai trouvé cela juste, et beau. Dieu lui-même a souffert car cet attentat a touché à ses enfants, à son amour de père. Il a mal avec nous. Il ne nous abandonne pas.

Pour nourrir notre espérance, il faut redire qu'il n'y a rien de plus important que la vie! J'aime beaucoup cette prière de Mère Teresa qui dit: "La vie est un combat, accepte-le. La vie est une tragédie, lutte avec elle..." Depuis le début, dès la Genèse, ce n'est pas l'Arbre de la connaissance et du mal mais bien l'arbre de vie qui est au milieu du jardin d'Éden. Nous aussi, nous devons arriver à remettre cet arbre de vie au centre de nos jardins.»

«Des chrétiens m'envoient des messages pour me consoler»

Abdessalem Souiki, 58 ans



Imam,
membre
du groupe
imams-
prêtres de
Marseille

Source A. Souiki

« À chaque fois que l'humanité traverse des crises qui at-

teignent le niveau de celle que nous vivons, je me dis que je n'aimerais pas être à la place de quelqu'un qui n'a pas la foi. Je m'imaginerais mal traverser la période actuelle sans cette ressource. De même que je ne pourrais pas la vivre sans l'intelligence et l'esprit de charité des personnes qui m'entourent. Après les attentats, des chrétiens m'envoient des messages pour me consoler...

Des prêtres m'appellent et me disent: "Nous sommes avec vous"; parce qu'ils savent que les autres victimes consécutives à ces crimes atroces seront les musulmans. Et cela me touche à un point que je ne saurais dire. Dans ce contexte si sombre, en plus de ma foi, cette communauté d'esprit qui nous

Des fidèles se recueillent pendant la messe à l'intention des personnes décédées pendant le confinement au Sacré-Cœur de Montmartre, le 17 octobre. Myriam Renaud/pour La Croix



baigne de réflexion et de compassion me permet d'espérer. Car c'est lorsque nous sommes isolés que l'on peut craquer.

«Dans ce contexte si sombre, en plus de ma foi, cette communauté d'esprit qui nous baigne de réflexion et de compassion me permet d'espérer.»

La discussion tissée au sein du groupe imams-prêtres n'était pas une évidence pour tous au départ. Aujourd'hui, le dialogue interreligieux me conforte, me rassure, me donne envie de persévérer. Lorsqu'un criminel barbare met à mort un de nos enseignants ou cer-

tains de nos amis chrétiens, tout le monde le condamne avec les mots les plus clairs et les plus percutants.

Mais l'instrumentalisation par électoralisme, dans ce climat générateur de peurs et de phobies, peut toucher les esprits les plus faibles. J'en suis convaincu : ne pas connaître une chose, c'est évidemment le début de l'inimitié. Je suis de ceux qui croient en l'éducation.

Sans elle, point de lutte contre l'ignorance, pas d'espoir, pas de vivre-ensemble. J'ai créé deux associations – La plume de la vie (qui œuvre dans l'aide aux devoirs) et La plume des savoirs (qui propose des activités interculturelles) – qui me permettent d'actionner ce levier sans lequel il n'est point de salut.

Il y a un hadith, une parole du Prophète, qu'en tant que croyant j'aime particulièrement. Il dit : *«Si l'un d'entre vous assiste à la fin des temps, à l'effondrement apocalyptique, et s'il a encore un germe dans la main, qu'il le plante quand même.»* Alors, moi, je plante. Et la récolte sera l'affaire des générations

suivantes. Voilà pourquoi je crois encore à demain.»

«L'espérance, c'est une décision»



Sœur Anne Lécu, 53 ans
Dominicaine, médecin en milieu carcéral (1)

Source : A. Lécu

«L'espérance n'est pas l'espoir, ce n'est pas croire que "ça ira mieux demain". L'espérance se vit au cœur du pire. Ce n'est pas un sentiment, mais un acte, une décision qui rejoint les deux autres vertus théologiques, la foi et la charité. La foi croît quand il n'y a aucune raison de croire, et la charité aime quand il n'y a plus de raison d'aimer. Espérer, c'est "espérer contre toute espérance",

repères

Les raisons d'espérer de deux évêques

La pandémie inspire les évêques français. Mgr Matthieu Rougé, évêque de Nanterre (Hauts-de-Seine), et Mgr Stanislas Lalanne, évêque de Pontoise (Val-d'Oise), viennent de prendre la plume pour inviter à l'espérance.

Un sursaut d'espérance. Réflexions spirituelles et citoyennes pour le monde qui vient, de Mgr Matthieu Rougé, Éd. de l'Observatoire, 124 p., 14 €.

Vivre et espérer, de Mgr Stanislas Lalanne, Salvator, 102 p., 9,80 €.

La Croix reviendra plus longuement sur ces deux ouvrages dans une prochaine édition.

nous dit saint Paul. Cela signifie que nous faisons tout pour que la vie soit encore possible demain, en faisant le pari de la confiance dans nos relations humaines, familiales, professionnelles, communautaires. Ce ne sont pas que des paroles : espérer doit aboutir à des actes. Il nous faut nous engager, faire tout ce que nous pouvons faire pour ouvrir un avenir, en dépit des apparences.

Quand le prophète Jérémie est prisonnier, en exil à Babylone, il veut acheter un champ en Terre promise, pour ceux qui retourneront là-bas (Jr 32). Il sait qu'il ne reverra sans doute jamais son pays : c'est un acte d'espérance pour que d'autres aient des raisons de croire. Pour les chrétiens, l'espérance, c'est faire en sorte que l'épidémie ne nous détourne pas du cœur de notre foi. La messe peut être essentielle, mais pas seulement : la matière même de l'eucharistie, c'est la charité. Messe ou pas, comment nos vies sont-elles ouvertes aux plus vulnérables ? L'espérance, c'est poser des actes pour que le cœur de ce à quoi nous croyons soit honoré. Est-ce que nous voulons des hommes libres et vivants demain ? C'est très concret en temps de crise : ouvrir les écoles pour que les enfants ne soient pas laissés à eux-mêmes, aller voir les plus âgés, autoriser les visites en prison, honorer nos morts...

«Espérer est un don, un acte de foi, une force donnée. C'est agir sans en mesurer forcément les fruits pour soi-même, ni dans l'immédiat.»

Ceux qui vivent de cette espérance sont transformés, nous trouvons des ressources que nous ne pensions pas avoir : plus nous cultivons la charité, plus nous approfondissons la foi et l'espérance. C'est aussi risquer un avenir, cela ne doit pas conduire à n'importe quoi : nous devons par exemple tenir nos positions éthiques en temps de crise si nous voulons encore croire à un État de droit demain. En cette période de Covid ou de recrudescence du terrorisme, nous devons être vigilants. Nous ne sommes pas seuls pour espérer. Espérer est un don, un acte de foi, une force donnée. C'est agir

sans en mesurer forcément les fruits pour soi-même, ni dans l'immédiat. Ainsi, les femmes se rendent au tombeau, malgré tout, pour embaumer le corps du Seigneur. La contemplation du Christ donne à espérer. Si nous sommes sans force, il peut être en nous ferment d'espérance car il a vécu le désespoir et l'a traversé. Ne craignons pas de lui demander de fortifier en nous l'espérance.»

«Nous sommes l'espérance de Dieu»

Ary Samoun, 55 ans



Aumônier israélien à l'Assistance publique-Hôpitaux de Marseille

Source : A. Samoun

« Dans le judaïsme, l'espérance et la joie occupent une

place prédominante. Dans le Talmud, lorsqu'une personne quitte ce monde, il lui sera notamment posé cette question : « *As-tu espéré ?* » C'est dire si l'espérance est une vertu, et même l'une des plus exigeantes ! Cette espérance doit pour moi être porteuse d'une joie concrète, et pas d'une joie intellectuelle et philosophique désincarnée. Car si Dieu est notre espérance, nous sommes aussi l'espérance de Dieu, ne l'oublions pas, c'est réconfortant et fortifiant. L'espérance de Dieu est que l'homme puisse changer le monde par ses actions, sa bonté, son cœur, alors faisons honneur à sa confiance qui, chaque jour, nous rend capables de grandir en générosité, d'être une joie pour l'autre, et au fond refléter un peu de son image.

En tant qu'aumônier, on me demande régulièrement de donner un sens à la souffrance vécue. Je dis souvent deux choses qui peuvent paraître simples mais qui sont vraies. D'abord ? Dieu ne nous donne jamais des épreuves que nous ne pouvons pas surmonter. Ensuite, à des patients qui sont tristes, je répète souvent : « *Pense bien et tout ira bien.* » Nos sages juifs nous enseignent que la tristesse est pire que la faute, car elle obstrue le cœur. On doit la chasser en nous, ne pas la cultiver. Parfois, il suffit de rallumer une toute petite lumière en l'autre, pour repousser un monde d'obscurité. Pendant mes visites,

je parle avec mes tripes, ma simplicité, mon humour. Comme je porte la blouse, on me demande souvent si je suis médecin, et je réponds : « *Non, je suis un grand professeur.* » Avec cet humour-là, on arrive à rire de nous-mêmes, même de Dieu. Je suis persuadé qu'à la fin des temps le monde rira.

Quand j'arrive dans une chambre, j'essaie d'arriver comme un enfant, qui croit en tout, et peut passer des larmes au rire en quelques secondes. L'espérance, c'est aussi la fraîcheur de la joie et de l'humour. Je pense souvent au fait que dans les camps de concentration, il y avait des mariages, une vie juive, c'est extraordinaire, c'est comme cela que l'on sanctifie la vie. C'est ce que j'essaie d'apporter dans ma fonction d'aumônier. Toutes les personnes que je vois, même si certaines s'apprentent à quitter ce monde, ont encore un présent.»

Recueilli par Coralie Bonnefoy (à Marseille), Christophe Henning, Héloïse de Neuville et Malo Tresca

(1) À Marie. Lettres, Cerf, 2020, 180 p., 15 €.